

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

2^e. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

2^{me}. Année.

L. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 AVRIL 1850.

No. 22.

LE DUC DE WELLINGTON.

Virtutis fortuna comes.

Devise de Wellington.

Il y a cinquante deux ans, que deux jeunes guerriers partis du fond de l'Europe, poursuivaient, dans les régions de l'Orient, une guerre aussi glorieuse qu'antagonique pour leur patrie. Ces deux jeunes hommes destinés à se rencontrer seize ans plus tard sur le champ de Waterloo, étaient Napoléon Bonaparte et Arthur Wellesley, le présent duc de Wellington, prince de Waterloo, marquis de Donro, &c. Arthur Wellesley, quatrième fils de Richard Colley Wellesley, comte de Mornington, est né le 1^{er} Mai 1769, à Danby-Castle, comté de Meath, en Irlande. Tant jeune il fut envoyé au collège d'Eton en Angleterre, de là on le fit passer à l'école militaire d'Angers, en France. A dix-huit ans il entra au service en qualité d'enseigne. Aidé du crédit de sa famille, il s'éleva rapidement : en 1788 on le fit lieutenant; capitaine en 1791; major deux ans plus tard et lieutenant colonel en 1794. En cette qualité il fit sa première campagne dans la retraite de Hollande; ce fut lui qui forma l'arrière-garde à la tête de trois bataillons, sa conduite à cette occasion lui mérita une mention honorable de la part du général en chef.

A son retour en Angleterre il fut envoyé avec son régiment dans l'Inde, dont son père aîné, lord Mornington, venait d'être nommé gouverneur-général. Le jeune colonel ne languit pas longtemps dans l'inaction, la guerre éclata bientôt entre la Compagnie et le fameux prince indien Tippoo; et le jeune Wellesley reçut ordre de se joindre avec son régiment aux troupes alliées que commandait Sir Harris.

On raconte que dans cette campagne une première affaire, Wellesley effrayé du sifflement des balles prit la fuite. Si cette histoire est vraie, il sut bientôt réparer noblement sa faiblesse; car les Anglais ayant donné, le 4 mai 1799, un assaut acharné à Seringapatam, il fut un des premiers qui planta son étendard sur les murs de cette infortunée capitale du Mysore, dont il reçut le gouvernement en récompense de sa valeur. L'année suivante il défait Doondiah-Waugh, autre chef indien, à Comghall.

En 1802 le colonel Wellesley, parvenu au grade de major-général fut chargé de la conduite de la guerre contre Scindiah, chef des Mahrattes orientaux qui venaient de se soulever. Ses succès furent rapides. Il reprit Poonah, s'empara d'Amednagur, défait l'ennemi à Assye et à Argaum, et finit la guerre en 1804, par la soumission de Scindiah. Cette campagne lui valut un monument en l'honneur de ses victoires de la part des habitants de Calcutta, les remerciements des deux chambres, le grade de chevalier du Bain et le titre de général.

Deux ans plus tard l'on rencontre le vainqueur d'Argaum dans la chambre des communes comme représentant des habitants de Newport, dans l'île de Wight.

L'année suivante, en 1807, après la chute du ministère Grenville, Wellesley fut nommé secrétaire d'état pour l'Irlande, sous la vice-royauté du duc de Richmond. Il ne fut pas long-temps dans ce poste. Car quelques mois après, irrité du refus du Danemark de confier sa flotte à la surveillance anglaise, le ministère britannique envoya contre Copenhague une expédition commandée par le lord Cathcart, avec le général Wellesley sous ses ordres; après le bombardement de cette ville, ce dernier fut chargé d'en recevoir la capitulation.

C'est en 1808 que commence la plus brillante période de la vie militaire du duc de Wellington. Alors, l'Espagne et le Portugal se soulevèrent de toutes parts contre la domination de Napoléon, l'Angleterre constante dans sa haine s'empressa de renouveler la lutte avec son irréconciliable ennemi. Sir Arthur Wellesley fut chargé du commandement de la division destinée à agir contre les Français en Portugal. Il débarqua près de Figueras et le 21 août quelques jours après son arrivée il défait Junot à Vimeiro; l'arrivée soudaine du commandant en chef, Dalrymple, l'empêcha de profiter de sa victoire, et le 30 du même mois fut signée la convention dite de Cintra, convention dans laquelle il était stipulé que les Français évacueraient le Portugal, et qui ne contenta ni Napoléon ni le ministère anglais.

Wellesley forcé de passer en Angleterre pour justifier sa conduite ainsi que celle de Dalrymple, fut renvoyé à Lisbonne, où il arriva le 22 avril 1809, avec le commandement en chef des troupes anglaises. Sans perdre de temps, il tombe sur Soult à Oporto, le force d'évacuer une seconde fois le Portugal en opérant cette belle retraite l'étonnement de Wellesley lui-même. Aussitôt l'ordre lui est transmis de pénétrer en Espagne; il rejoint à Almaraz le général Espagnol Cuesta et livre à Victor, au roi Joseph et à l'élastiani la bataille incertaine de Talaveira. A la suite de ce combat, Wellesley fut élevé à la pairie avec le titre de vicomte de Wellington, les remerciements du parlement et ce qui mieux est, une annuité de £ 100,000 sterchs et fut nommé Capitaine général des troupes portugaises.

Dans le même temps, Masséna, à la tête de 80,000 hommes, pénétrait dans le Portugal. Wellington forcé par l'infériorité numérique de ses troupes de repasser le Tage, exécuta les lignes de *Terres Vedras*, qui s'étendaient du Tage à la mer. Arrêté devant ces lignes et ne recevant aucun secours de France, Masséna rejeta; Wellington rentra alors en Espagne. La prise de Ciudad-Redrigo, de Badajoz, sa victoire sur Marmont à Salamanca, sa belle retraite devant Soult, lui valurent successivement les titres de comte, de marquis de Wellington, les remerciements du Parlement et la somme £100,000.

En 1813 commença cette brillante campagne, le plus beau titre de gloire de Wellington. Alors pour la troisième fois il pénétra en Espagne, vainquit à Vittoria le roi Joseph et le maréchal Victor, fit éprouver trois échecs à Soult, dans les Pyrénées, s'empara de St. Sébastien planta son étendard en France, fut créé Field-Marshal de la Grande-Bretagne, et reçut une lettre de félicitation de la part du prince régent. En 1814, il s'empara de Bordeaux, livra la bataille indécise de Toulouse, fut créé duc de Wellington et reçut un don de £ 300,000.

Après l'abdication de Napoléon, il arriva à Paris où l'attendaient de grands honneurs. Il n'y fit cependant qu'un court séjour, pressé qu'il était de venir

recevoir à Londres, les honneurs dus à ses succès. Après y avoir savouré pendant quelques temps les douceurs de la popularité, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France, d'où on le chargea d'aller représenter l'Angleterre au congrès de Vienne. Il recevait dans cette ville les adulations de Metternich et des Viennois lorsqu'éclata la nouvelle que Napoléon arrivé de l'île d'Elbe venait demander à la France un nouvel effort et à la fortune une nouvelle faveur.

Nommé par le congrès généralissime des armées alliées, Wellington se hâta de passer dans les Pays-Bas et le 17 juin 1815, quoiqu'inférieur en nombre il livra à Napoléon la bataille de Waterloo. La fortune toujours si fidèle à ses armes ne le trahit pas dans cette occasion. Déjà la bataille était gagnée par les Français, déjà Wellington pleurait de douleur et de rage en voyant ses efforts impuissans et ses troupes enfoncées, lorsque soudain parut Blucher. Son arrivée changea la face des affaires et des vaincus fit des vainqueurs. Cette bataille avait ouvert de nouveau aux alliés les chemins de Paris, et Wellington y fit son entrée le 3 juillet 1815.

Après la conclusion de la paix, le duc de Wellington revint à Londres où l'attendaient des honneurs extraordinaires. Il prit son siège à la chambre des lords et ici commence, à proprement parler sa carrière politique. Sous le ministère de lord Liverpool il accepta la place de grand-maître de l'artillerie, place qu'il garda jusqu'en 1827 où il fut appelé à succéder au duc d'York, dans la dignité de commandant en chef des armées anglaises. Le ministère Goderich qui avait succédé à celui de Canning, ayant été renvoyé par Gorge-III, le 25 janvier 1825, les tories entrèrent au pouvoir et Wellington fut nommé premier lord de la Trésorerie. C'est alors que, trop éclairé pour ne point céder à l'empire des idées, il fit passer le fameux bill de l'émancipation catholique contre lequel Pitt et Fox avaient échoué.

En 1830 le bill de la réforme électorale présenté par les Whigs trouva en lui un adversaire redoutable; après avoir déclaré qu'aucune réforme n'était nécessaire il dut se retirer pour faire place à lord Grey. Wellington guida alors l'opposition dans la Chambre des Lords jusqu'en 1834, où après le renvoi de lord Melbourne il forma avec Peel ce cabinet éphémère, qui ne fit que paraître sur la scène pour remettre après quelques jours, les pouvoirs à lord Melbourne. Il reprit alors son rôle de chef de l'opposition qu'il garda jusqu'au 30 août 1841, à la formation du ministère Peel, dont il consentit à faire partie. Cinq

ans plus tard, le 26 Juin 1846, Wellington dut descendre une seconde fois les degrés du pouvoir et se replacer au sein de l'opposition.

Telle est la simple esquisse de la vie de l'homme le plus constamment heureux qui ait paru depuis long-temps. En effet il est le seul général qui ait livré tant de batailles (28) sans jamais avoir une défaite à déplorer. Sa patrie s'est montrée reconnaissante à l'égal de ses services; elle lui a accordé plusieurs gratifications au montant de £ 700,000 et l'a comblé d'honneurs et de dignités. Toutes les contrées de l'Europe, sans en excepter même la France, se sont disputées comme à l'envi l'honneur de le décorer. Voici les titres dont il est revêtu tant en Angleterre qu'à l'étranger.

En Angleterre. Il est Duc de Wellington, marquis de Douro, Feld-Maréchal, Capitaine général et Commandant en chef de l'armée, Colonel des grenadiers-gardes et de la brigade des carabiniers, Constable de la Tour de Londres, Gardien des cinq ports, Maître de la maison de la Trinité, Lord Lieutenant, Chancelier de l'Université d'Oxford, membre du conseil privé en Angleterre et en Irlande.

A l'Etranger. Il est Prince de Waterloo, duc de Ciudad-Rodrigo, Grand d'Espagne de première classe, duc de Vittoria, Feld-Maréchal d'Autriche; de Russie, de Prusse, des Pays-Bas, Maréchal de France, Capitaine général en Espagne, maréchal général en Portugal Il est de la première classe dans toutes les chevaleries de l'Europe, Chevalier de la Jarretière et grand Croix du Bain en Angleterre, Chevalier de l'Aigle-Noir en Prusse, de Charles VI en Espagne, de l'Eléphant en Danemark, de St Ferdinand et du Mérite dans le royaume des Deux-Siciles, de la Toison d'Or en Espagne, de Maximilien-Joseph en Bavière, de Marie-Thérèse en Autriche, de l'Épée en Suède, de St-Esprit en France, de St-George en Russie, de la Tour et de l'Épée en Portugal, et de Guillaume dans les Pays-Bas.

Lord Wellington est de haute taille, maigre, raide, sec; il a le nez arqué, la figure démesurément longue, les traits fortement prononcés. Sa parole est aride, incolore, sans animation aucune, mais ferme, lucide et précise.

R. L.

L'ABBÉ L.

"Forma et huc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 18 AVRIL, 1850.

On n'a probablement jamais autant dépensé à la recherche d'un homme qu'on a dépensé à celle de sir John Franklin. En cela se manifeste, non seulement l'intérêt que l'on porte à ce navigateur illustre, mais encore l'importance que notre âge attache aux progrès et aux découvertes de la science.

Les États Unis arment l'expédition Grinnell et l'Angleterre qui a déjà tant fait, s'entend avec la compagnie de la Baie d'Hudson et les compagnies russes pour organiser des voyages d'investigation.

Une nouvelle expédition, composée de deux vaisseaux à voile et de deux petits steamers à hélice et commandée par le capitaine Austin, doit se diriger vers le détroit Behring, où elle ralliera l'Entreprise et l'Investigator. Le capitaine Penny, qui commandait l'Advice frété par lady Franklin, doit partir avec un seul vaisseau pour les mêmes parages.

Les journaux et tout le public anglais s'occupe beaucoup des préparatifs de ces expéditions; des machines ingénieuses dont les vaisseaux sont pourvus; des dangers que vont avoir à courir les courageux marins qui doivent les monter &c.

Ce que la surexcitation générale a produit de plus bizarre, est une vision prétendue qui tient du sortilège et que les journaux ont reproduite: le magicien qui se donne le nom de Zakiel, prétend qu'un enfant, sur l'œil duquel il a placé un verre magique, a vu clairement sir John et ses hommes.

"Tous les matelots sont vivants; en les retrouvera dans le voisinage du cap Walker. Ils marchent par groupes séparés vers le 73 1-2e degré de latitude; un officier très mince est à leur tête. Quelques matelots agitent leurs chapeaux au-dessus de leurs têtes pour appeler des camarades, &c., &c."

L'inutilité des recherches, jusqu'à présent, semble exciter l'ardeur des expéditionnaires et la curiosité et le vif intérêt que porte le public à tout ce qui a rapport à la recherche du hardi navigateur et de son équipage.

On lit avec empressement, le rapport du capitaine Kellet, commandant du Herald, qui avait été chargé de ravitailler le Plover parti assez tôt en 1843 pour entrer dans les mers du Nord avant que les glaces l'en empêchassent.

Parti des Iles Sandwich le 19 mai 1849, le Herald arrive au Kamschatka le 22 Juin suivant. Après s'être arrêté un instant à Petropaulski, il en repart le 25 Juin, et le deux Juillet, il entre dans le détroit de Behring. Il rejoint enfin le Plover qui avait hiverné sur la côte d'Asie; les officiers et tout l'équipage jouissent de la plus parfaite santé.

Ralliés le 18 Juillet par la Nancy Dawson, les deux navires reprennent leur campagne.

Le vingt, on détache vingt-cinq hommes sous les ordres du lieutenant Pullen pour tenter d'atteindre la rivière Mackenzie, et revenir par les établissements de la baie d'Hudson et le Canada; le détachement est bientôt forcé de rejoindre les navires.

C'est le vingt-neuf Juillet, que l'expédition a atteint les 75° 41' de latitude Nord et les 115° 20' de longitude, méridien de Paris. le point le plus nord

ou elle soit *perdue*. Le premier août, les vaisseaux se dirigent vers l'ouest et s'y avancent assez pour que le capitaine Kellet signale des îles qu'il croit n'avoir pas été découvertes avant lui; le sol lui en paraît de granit.

Une chose qui étonne, c'est le peu de profondeur de ces mers du Nord: le capitaine Kellet n'a sondé qu'une seule fois 40 brasses d'eau, la moyenne est de 15 à 30 brasses. Un coup de sonde ne donna, un jour, au large que 7 brasses d'eau. L'eau de ces mers, qui abondent en balais, phoques, &c, est d'une limpidité étonnante, on y voit la vase du fond à 80 pieds.

De retour au cap Lisburne, le vingt, le capitaine Kellet essaya une exploration dans la rivière Buckland. L'entreprise n'ayant pas réussi, le capitaine Kellet laissa le *Flover* en hivernement dans le golfe de Kotzebue: puis, le 29 septembre, le *Herald* mit à la voile, de conserve avec la *Nancy Dawson* pour *Mizellan*, où ils sont arrivés, l'un le 13 et l'autre le 14 Novembre.

Les journaux ont reproduit dernièrement une lettre qu'un certain Mr Peck a écrite à l'amirauté anglaise, donnant des nouvelles de Sir John. On a tout lieu de croire que cet avis est faux.

Une dépêche télégraphique annonce que M. Meritt vient d'être nommé commissaire des travaux publics. Mr Bourret serait nommé président du conseil exécutif et assistant commissaire des travaux publics.

Le navire *Montréal* capitaine M. Mauger est arrivé le matin, venant d'outre-mer: il amène quel que vaisseau de pêche dans le golfe.

La fonte rapide des neiges et des pluies incessantes ont gonflé les cours d'eau aux environs de Toronto. Beaucoup de ponts et d'écluses ont été emportés: aux dernières dates il y avait deux jours que la malle n'avait pu partir.

M. Brownson bien connu comme lecteur catholique vient de donner à Montréal deux lectures qui ont été fort goûtées, sur des sujets philosophiques et religieux. Mr Brownson se propose de venir à Québec avec le premier steambot.

Premiers.

RHÉTORIQUE.

- N. Lavoie, *en vers*.
J. Catellier, *en version grecque*.
C. Légière, *en thème*.

SECONDE.

- L. Beaudet, *en amplification*.

TROISIÈME.

- F.X. Bélangier *en version latine*.

- F. Belloc, *en thème*.

CINQUIÈME.

- T. Chandonnet, *en thème*.

en français.

SIXIÈME.

- L. Catellier, } *en devoirs de semaine*.
C. Morisset, }

- J. Martel, *en français*.

J. Kelly, N. Mangui, C. Morisset, J. Nadeau, B. X. Paré, E. Rioux, A. Trudeau, F. Worthington, *en latin*.
C. Morisset, *en thème*.

SEPTIÈME.

P. Girard, *en version*.

en thème.

HUITIÈME.

1er. Ordre.

J. B. Gagnon, *en vers latins*.

M. Letarte *en français*.

2d. Ordre.

E. McKenzie, *en vers français*.

E. Verret,

NOUVELLES D'EUROPE.

ANGLETERRE. Le 21 mars, le Lord-maire de Londres a donné un grand dîner, dans le but de recevoir l'expression générale des opinions sur la grande exposition de 1851. Son Altesse royale, le Prince Albert s'y était rendu. On y voyait les premiers officiers de l'état, les principaux membres des deux chambres du parlement, les commissaires royaux pour l'exposition, les membres de la corporation de Londres, et les maires de presque toutes les corporations municipales du Royaume-Uni. Le banquet fut terminé par les discours des convives les plus distingués.

La reine et le prince Albert, accompagnés de leurs enfants, se sont rendus le 12 mars, au *Star and Garter Hall*, pour faire une visite à l'ex-roi Louis-Philippe. Celui-ci, qui avait à ses côtés les ducs de Nemours et d'Aumale, a reçu la reine à sa descente de voiture. Au sommet du grand escalier, la reine Victoria a rencontré la reine Amélie, qu'elle a embrassée affectueusement. La visite a duré un peu plus d'une heure. Sa Majesté a été reconduite à sa voiture par l'ex-roi.

A la fin de la séance de la chambre des communes, du 8 mars, M. Cobden a développé sa proposition tendant à diminuer les dépenses du pays. Il demande une réduction dans les forces de terre et de mer, de 6,400,000 livres sterg. environ, différence qui existe entre le chiffre de 1835 et celui de 1845.

Cette proposition combattue par M. Labouchère et par lord John Russell, a été mise aux voix et rejetée par 183 voix contre 89.

On voit dans le budget présenté par le chancelier de l'Échiquier pour 1851, que les recettes de l'année qui expirée le 5 avril courant, s'élevaient à 50,645,337 liv. sterg; ce qui laisse un surplus d'environ 2,160,000 liv. sterg. Sans espérer autant pour l'année prochaine, il croit pouvoir compter sur un bon d'environ 1,440,000 liv. sterg, qui pourrait servir à alléger certaines taxes ou à réduire la dette nationale.

FRANCE. On remarque dans le projet du budget des colonies, pour 1850, une augmentation de dépenses de 1800 livres sterg., proposée par le ministre et consentie par la commission. Cette somme doit former le traitement de 3 évêques qui seront institués à la Martinique, à la Guadeloupe et à la réunion (île Bourbon). Chaque évêque recevra 600 livres stg., et deux vicaires-généraux, attachés à chacun d'eux auront 200 livres sterg.

La fameuse loi organique de l'ensei-

gnement, après 3 lectures, a passé, à 400 voix contre 287. L'épiscopat français est très-partagé sur les résultats qu'on peut attendre de cette loi. Les réclamations portent sur la présence des évêques dans le conseil supérieur de l'instruction publique ainsi que dans chaque conseil d'académie départementale et sur l'imposition officielle des petits séminaires. Les évêques favorables à la loi, regardent comme peu fondées, les craintes de leurs confrères, sur une loi dont la société doit retirer de si grands avantages.

ROME. Une foule nombreuse a visité les églises où se font les stations. Les personnes les plus distingués parmi les laïques et dans le clergé se sont acquittés de cette antique dévotion chère aux fidèles.

PIEMONTE. Le clergé continue d'être victime de la conduite arbitraire du gouvernement. On dit que les Evêques n'ont pas même été consultés sur la loi relative au for ecclésiastique et à la suppression des fêtes. Tout s'est réduit à une communication officieuse, piège tendu à leur bonne foi, et qu'ils ont évité en répondant qu'il fallait avant tout soumettre cette affaire au Souverain-Pontife.

HISTOIRE DE LA CONVERSION DES SAUVAGES IROQUIOIS.

Le père Jogues est le premier qui ait porté la lumière de l'Évangile aux sauvages Iroquois. Ces barbares s'étant saisis de lui, s'amusaient à lui couper les doigts, et ils l'auraient traité plus cruellement encore s'il n'eût trouvé le moyen de leur échapper par la fuite. Cependant, dès l'année suivante, il revint encore avec deux jésuites, pour leur prêcher l'Évangile. Tous les trois furent mis à mort par ces sauvages. Ce qui n'empêcha pas d'autres jésuites d'entreprendre encore la conversion de ces peuples féroces et cruels: et Dieu bénissant leurs efforts, ils en convertirent plusieurs, auxquels ils persuadèrent de défricher des terres et de se réunir dans une grande plaine; on nomma cet établissement la mission de saint Xavier-du-Saut; cette mission devint bientôt célèbre par le nombre et la ferveur des sauvages convertis. Pour peu qu'un idolâtre y fit du séjour, n'eût-il eu d'autre dessein que d'y venir voir un parent ou un ami, la tranquillité, la concorde, la sincère et généreuse tendresse, qui régnaient parmi ces nouveaux chrétiens lui faisaient perdre toute envie de retourner dans sa patrie.

Leur charité allait jusqu'à partager avec ces nouveaux venus les champs qu'ils n'avaient défrichés qu'avec les plus grands travaux. L'ardeur de leur zèle et leurs discours animés de l'esprit de Dieu, faisaient en même temps de très-vives impressions sur le cœur de leurs hôtes. Ils passaient des jours entiers, et bica souffraient encore la meilleure partie de la nuit, à leur inculquer les vérités du salut. Ils ne se contentaient pas de convertir ceux qui venaient les trouver, ils allaient dans les autres bourgades Iroquoises pour y faire des conquêtes à la religion. L'un d'eux y exerça avec tant de fruit cette espèce d'apostolat, qu'il revint un jour avec trente personnes gagnées à J. C. Un autre jour il partit avec un sauvage cou-

verti qui allait chercher sa belle-sœur nommée Catherine; elle avait reçu le baptême malgré les oppositions d'un oncle fort attaché à l'idolâtrie, et qui était capitaine de cette nation; et elle demeurait encore au milieu des idolâtres, où elle professait avec courage la religion chrétienne, dédaignant avec ardeur que la Providence lui fournît les moyens de se retirer à la mission du Saut. Les deux sauvages chrétiens étant venus chez elle trouvèrent heureusement que son oncle était absent.

Catherine profita de cette occasion pour s'enfuir avec eux. Le capitaine ayant appris sa fuite, chargea son fusil à trois balles, et courut après les fuyards; les deux sauvages chrétiens l'appercurent de loin; ils firent cacher Catherine dans un bois touffu, et s'arrêtèrent avec un air tranquille et assuré, comme des gens qui se reposent, des fatigues du voyage. Le capitaine étant venu à eux, leur tint quelques propos indifférens, et ensuite retourna sur ses pas, persuadé qu'il s'était trompé en croyant que Catherine les avait accompagnés. Quand il se fut retiré, Catherine sortit de sa retraite, et les trois voyageurs achevèrent tranquillement leur route, jusqu'à la Mission du Saut. Le père jésuite, qui dirigeait cette mission, reconnut dans Catherine une de ces âmes qui vont à Dieu de tout leur cœur; il la confia aux soins et aux instructions d'une fervente chrétienne, nommée Anastasie, sous la conduite de laquelle elle fit tous les jours de nouveaux progrès dans la piété. Cependant la sœur de Catherine désirait lui faire épouser un parti avantageux; mais voyant qu'elle ne pourrait pas aisément l'y déterminer, elle s'adressa à la vertueuse Anastasie, à qui elle trouva le moyen de persuader qu'il était à propos que Catherine se mariât.

Anastasie, trop crédule, fit à Catherine les plus vives instances, mais ne la trouvant pas docile, elle lui fit des reproches amers de sa résistance, et la menaça d'en porter ses plaintes au Père jésuite. Catherine lui préviait; elle alla trouver le Père jésuite, à qui elle raconta les sollicitations qu'on lui avait faites, et le désir ardent qu'elle avait de ne jamais se marier et de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Le Père jésuite, après avoir examiné avec la plus mûre réflexion le projet de Catherine, lui répondit qu'elle avait raison de vouloir se consacrer à Dieu seul, et qu'il bénissait le Seigneur de lui avoir inspiré cette résolution. Catherine se retira pleine de joie; et peu de temps après, Anastasie, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, vint porter ses plaintes au Père jésuite; mais elle reçut un accueil auquel elle ne s'attendait pas. Comment! lui dit le Père, vous qui devez savoir parfaitement la re-

ligion, vous vous êtes laissés entraîner par les discours de sa sœur; ne savez-vous pas que J. C. a dit que ceux qui par amour pour lui, ne se marient pas seront semblables aux anges; que ce sont eux qui dans le ciel suivent l'Agneau de Dieu partout où il va, en chantant un cantique nouveau qu'eux seuls ont le privilège de chanter? La bonne Anastasie reconnut sa faute; elle déclara au Père jésuite qu'elle suivait les avis qu'il lui avait donnés.

Catherine continua d'aller de vertus en vertus. Ses délices étaient de parler de Dieu. Elle désirait particulièrement deux choses: la première, était de souffrir beaucoup pour imiter Jésus-Christ crucifié; la seconde, c'était de mourir de bonne heure pour aller jouir dans le ciel de l'objet de son amour. Dieu lui accorda ce qu'elle désirait.

Elle n'avait encore que vingt-quatre ans lorsqu'elle fut attaquée d'une fièvre lente qui la conduisit au tombeau. Elle reçut les derniers sacrements avec une vivacité de sentiments qui attendrit tous ceux qui en furent témoins, et elle rendit le dernier soupir aussi tranquillement que si elle se fut endormie.

Il s'est opéré un grand nombre de guérisons miraculeuses sur son tombeau.

D'autres Iroquois de la Mission du Saut se distinguèrent par leur courage à souffrir les plus cruels supplices, et la mort même, pour Jésus-Christ.

Un d'entre eux, nommé Etienne, fut pris par une troupe de quatorze idolâtres, et conduit dans un lieu où d'autres idolâtres s'étaient rassemblés en foule; au bruit de son approche, la multitude, allérée de son sang, alla au devant de lui. Ils étaient armés de haches, de couteaux, de longs pieux, de massues, et la fureur étincelait dans leurs yeux.

L'un d'eux l'aborda et lui dit: Mon frère, tu es mort; mais c'est toi qui t'es perdu, en nous quittant pour les chiens que tu nommes chrétiens. Il est vrai, répondit-il, que je suis chrétien, et il est encore vrai que je fais gloire de l'être. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira: outrages et tourmens, je souffrirai tout volontiers pour mon Dieu, qui a souffert infiniment plus pour moi. Il n'eut pas fini de parler, que ces furieux se précipitèrent sur lui, et lui firent mille incisions aux bras, aux cuisses, et à toutes les parties du corps, qui en un clin d'oeil fut tout en sang; ils lui arrachèrent les ongles et plusieurs parties des doigts. L'un de ces forcenés lui dit ensuite: Prie ton Dieu, si tu l'oses. Oui, je le prierai, répondit Etienne; et levant ses mains liées ensemble, il fit de mieux le signe de la croix, disant les paroles accoutumées en langue iroquoise: aussitôt il lui coupèrent la moitié des doigts qui lui restaient et lui crièrent une seconde

fois: Prie encore maintenant. Il fit de nouveau le signe de la croix, et à l'instant ils lui coupèrent entièrement les doigts jusqu'à la paume de la main, puis ils désirèrent encore de prier Dieu, en rommant mille blasphèmes. Comme il se mettait en devoir de faire de nouveau le signe de la croix avec les restes sanglants de ses mains, ils lui coupèrent les poignets, et lui taillèrent le front, l'estomac, l'une et l'autre épaules, c'est-à-dire toutes les chairs qu'il avait marquées du signe de la croix.

On le conduisit ensuite à un grand feu où l'on avait fait rougir plusieurs pierres; on lui mit ces pierres embrasées sur les endroits les plus sensibles du corps, et pendant ce temps-là, Etienne récitait quelques-unes des prières convenables aux approches de la mort. L'un des plus furieux prit un tison ardent, le lui enfonda dans la bouche, et sans le laisser respirer on l'attacha à un poteau. Quand il se vit au milieu des fers ronges et des pierres étincelantes, il porta un regard tranquille sur tous les barbares, et leur tint ce discours: Mes péchés méritent beaucoup plus de peines que vous ne m'en faites éprouver, et vos jeux, quelle qu'en soit la cruauté, ne me sauraient nuire; plus vous me tourmentez, plus vous augmentez le bonheur qui m'est réservé dans le ciel. Ces paroles ne servirent qu'à redoubler le rage; chacun d'eux prit des fers rouges ou des tisons ardents, qu'ils appliquèrent à chacun de ses membres. Etienne endure tout sans se plaindre et sans jeter le moindre cri. Lorsqu'il sentit ses forces défaillir totalement, il demanda un moment de relâche, on le lui accorde; ramenant alors toute sa terreur, il fit sa dernière prière, recommanda son âme au Sauveur, et le pria de pardonner sa mort à ceux qui le tourmentait si cruellement. Après cela, on lui fit endurer de nouveaux tourmens pendant lesquels il expira en bénissant le Seigneur.

LE TRAVAIL.

Travailler, c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente;
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'agmente.

VOLTAIRE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par an, payable d'avance par moitié: la première moitié à la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au Bureau de l'*Abeille*, et les externes, chez MM. A. et G. Legault.

HUBERT GIBROIR, Gérant.